

A woman with long brown hair, wearing a white t-shirt and blue jeans, is walking away from the camera down a hallway. She is holding a small yellow and black can in her right hand. The hallway has a tiled floor that reflects the overhead fluorescent light. On the left, there are wooden lab benches with tiled tops. On the right, a human skeleton is displayed on a stand in a room with red lighting. A periodic table of elements is mounted on the wall in the background.

FATALE HYPOTHÈSE

Philippe Orta

Philippe Orta

Fatale hypothèse

Meurtre au lycée

© Philippe Orta, 2026

ISBN numérique : 979-10-262-7004-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

EQUATION À DEUX INCONNUES

CHAPITRE I

La sonnerie de seize heures allait bientôt me délivrer des secondes 7, ma classe la plus pénible. Pendant que les élèves finissaient leur travail, je pensais à la soirée agréable que j'allais passer chez Jean-Yves et Christelle Leroy qui m'avaient invitée chez eux. C'était un couple sympathique, tous deux enseignants, elle en mathématiques au lycée, lui en éducation physique et sportive dans un collège. Elle était une belle blonde aux yeux bleus, lui un charmant brun dont j'aurais pu m'enticher s'il avait été libre avec vingt ans de moins. Ils s'étaient rencontrés quelques années auparavant lors d'une réunion syndicale, s'étaient ensuite mariés discrètement sans passer par l'Eglise. Lorsque j'étais arrivée au lycée, Christelle m'avait convaincue d'adhérer à son syndicat. Nous étions devenues amies. Elle avait trente-cinq ans, son mari cinquante, mais ils formaient un couple uni malgré leur différence d'âge. Ce qui les rapprochait, c'était une grande complicité sexuelle. Un jour, Christelle m'avait fait part de l'attirance que j'exerçais sur son époux, comme si cela ne l'eut point gênée que j'aie une relation avec lui et par la même occasion avec elle. Devant ma réaction, elle comprit que s'il y avait un sujet qui me mettait mal à l'aise, c'était bien celui-là : le sexe !

Mon père était un pasteur de l'Eglise évangélique et ma mère une Américaine puritaine ultra-conservatrice. Ils s'étaient rencontrés en 1979 au Texas.

Né en 1922 à Edimbourg, mon père, John Walcott, était le dernier enfant d'une famille aristocratique écossaise. Aucun de ses six frères et sœurs n'était vivant le jour de ma naissance. L'aîné de la famille fut tué au cours de la bataille de la Marne, pendant la Première Guerre mondiale. Il n'avait pas vingt ans. Deux frères moururent à leur naissance ou dans les mois qui suivirent. Deux autres décédèrent accidentellement. Leur unique sœur fut mystérieusement assassinée à l'âge de dix-sept ans.

Mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale, mon père fut blessé à la bataille d'El-Alamein en octobre 1942. Transporté et soigné dans un hôpital militaire en Libye, il fut enrôlé dans les forces alliées d'Afrique du Nord pour participer à l'opération Dragoon le 15 août 1944, le débarquement de Provence.

Sept jours plus tard, il participa à la libération d'Aix-en-Provence où il fut de nouveau blessé. À l'hôpital, il tomba amoureux d'une jeune infirmière française. Il décida de faire sa vie avec elle et adopta la nationalité française. Elle mourut d'un accident quelque temps après leur mariage.

Était-ce pour enrayer cette fatalité que mon père s'en remit aux mains de Dieu ? Ou bien était-ce une réelle vocation ? Toujours est-il qu'il entra aux ordres d'une Eglise évangélique du sud de la France dont il devint l'un des pasteurs. Pour être plus proche de son dernier fils, ma grand-mère vendit ses biens en Ecosse et acheta une propriété dans le Var, dans un petit bourg situé à une trentaine de kilomètres d'Aix-en-Provence.

Ma mère, Louise Tanner, vit le jour en 1950 au Texas. Fille unique de riches fermiers, elle hérita de centaines d'hectares au suicide de ses parents en 1976. Ce sombre sort la fit devenir adepte de l'Eglise évangélique locale en 1978 à laquelle elle fit don de la plupart de ses biens. Elle rencontra mon père au début de l'année suivante en France au cours d'un séminaire évangélique. Elle tomba éperdument amoureuse de lui malgré leur grande différence d'âge. Après deux années de correspondance assidue et chaste, mon père se rendit au Texas pour se fiancer avec elle. Ils s'installèrent à Waco où ils se marièrent fin novembre 1981. Je naquis neuf mois plus tard, le 28 août.

Ma mère mourut d'une leucémie le 28 février 1996 à Dallas. J'avais pile treize ans et demi. Chaque jour, elle se disait agonisante. Je croyais qu'elle faisait son cinéma habituel. Je pensais qu'elle était l'instigatrice de ma souffrance, que sa disparition me libérerait. Je me figurais la haïr. Son décès m'affecta profondément. Sans ma mère, j'allais avoir une autre vie, pas une vie meilleure.

Au cours du mois de mars 1996, mon père apprit par son agent immobilier français que le locataire de sa propriété dans le Var avait donné congé pour le 30 juin. Il décida que nous irions y passer l'été. Il en profiterait pour se recueillir sur la tombe de sa mère, ma grand-mère que je ne connaissais qu'en photo. L'Écosse était le pays de son enfance, la France celui de son premier amour. Je ne voyais jamais mon père pleurer mais parfois, lorsqu'il parlait de ce pays, sa voix se brisait, ses yeux rougissaient. Comment cet homme dur pouvait-il avoir connu des sentiments si forts ?

C'était la première fois que je prenais l'avion. Je ne savais pas que c'était un voyage sans retour. Notre situation financière était alarmante. Les frais

qu’avaient entraînés les soins de ma mère au cours de longues années de maladie nous avaient ruinés. Mon père n’avait plus d’attaches aux Etats-Unis. Comme il faisait bon vivre dans le Var, il décida de s’y installer. J’avais trop peu d’amis au Texas pour que cette nouvelle m’attriste. Néanmoins, malgré le beau soleil de Provence, mon adolescence en France fut bien plus difficile que mon enfance au Texas.

À la rentrée de septembre 1996, je fus acceptée en pensionnat dans un établissement scolaire traditionnel privé, réputé pour sa discipline et sa sécurité, que mon père avait soigneusement choisi pour moi. Malgré mon excellent niveau scolaire, la correspondance entre les études américaines et françaises n’était pas suffisamment bien établie pour que j’entre au lycée à seulement treize ans et demi. Mon père était parfaitement bilingue, anglais français, et j’avais un niveau en langues et en lettres meilleur que celui des élèves de la région. Je dus pourtant redoubler ma troisième. Je trouvais cette discrimination injuste.

Je découvris peu à peu la vie en France. Mon existence m’y semblait plus pesante qu’aux Etats-Unis. Les filles de ma classe étaient plus jolies et mieux faites que mes camarades texanes. J’étais grassouillette, mal fagotée, avec de l’acné par-dessus le marché. Les garçons du collège faisaient une vie d’enfer aux adolescentes comme moi.

Soudain, la sonnerie retentit et m’extirpa de ces douloureux souvenirs. Mes élèves, pressés de vaquer à d’autres occupations, me rendirent leurs copies sans que j’aie besoin de les rappeler à l’ordre. Je me dirigeai vers le labo photo du lycée pour y retrouver Christelle Leroy qui m’avait demandé de l’y rejoindre à la récréation. C’était une passionnée de photographie en noir et blanc. Malgré l’arrivée en force du numérique au début des années 2000, elle se passionnait pour l’argentique, au point de développer elle-même ses pellicules. C’est pourquoi elle avait proposé au proviseur d’animer le club photo du lycée.

Comme le témoin rouge était allumé au-dessus de la porte d’entrée, je me mis à patienter dans le couloir au milieu d’élèves turbulents. Au bout d’un instant, le laborantin de sciences, Guy Astier, un homme de quarante ans d’une incroyable laideur, vint à ma rencontre.

— Dites, me demanda-t-il, vous attendez votre tour ?

— Non, j’attends ma collègue, Madame Leroy.

— J’avais besoin du labo pendant la récréation. Elle m’avait promis de le libérer. Je ne comprends pas ce qu’elle fabrique ! J’ai tapé à la porte tout à l’heure. Elle n’a pas répondu !

Cette affirmation m’inquiéta. Il n’était pas dans les habitudes de Christelle d’agir de la sorte. Je pensai qu’elle avait pu avoir un malaise, seule dans le noir, d’autant plus qu’elle était diabétique.

— Je crois qu’on devrait entrer, dis-je.

— Tant que le témoin rouge est allumé, je ne me le permettrai pas. Si vous entrez, vous en prenez la responsabilité.

Je tambourinai contre la porte. Comme je n’eus pas de réponse, je composai le code secret sur le clavier du digicode. J’entrebâillai la porte. Je vis la lumière rouge qui éclairait faiblement la pièce. Aucune voix de protestation ne se faisant entendre, je pénétrai dans la salle, talonnée par Guy Astier. La lumière du couloir inonda le labo photo. J’aperçus le corps de Christelle allongé sur le carrelage au fond de la pièce.

— Mon Dieu, criai-je, elle a eu un malaise !

Nous nous précipitâmes auprès d’elle tandis que déjà des élèves commençaient à s’amasser devant le labo.

Guy Astier retourna le corps de Christelle. Il me regarda, terrifié :

— Je... Je crois qu’elle est morte !

CHAPITRE II

Les jours qui suivirent le meurtre de Christelle Leroy furent abominables. Plusieurs officiers de police judiciaire vinrent au lycée interroger le personnel et aussi des élèves. Comme j'avais découvert le corps, j'avais moi-même été appelée à témoigner. Une ambiance détestable s'installa dans l'établissement, qui le plongea dans un chaos indescriptible. Les élèves étaient atterrés. Même ma classe agitée de seconde 7 fut calme jusqu'aux obsèques de leur professeur de mathématiques. L'enterrement eut lieu une semaine après le crime, le temps de satisfaire aux obligations de médecine légale.

En octobre, une rumeur courut que le meurtrier était une personne extérieure au lycée. Cela nous rassura tous de savoir que c'était un étranger qui avait commis le crime. Imaginer qu'un tueur pouvait faire partie du personnel ou des élèves était trop angoissant.

Le matin du 12 novembre, des policiers étaient passés au lycée pour ôter les scellés de la porte du labo photo. Tout le monde n'avait fait que parler du meurtre de Christelle pendant des semaines, mais cela semblait s'être calmé au retour des vacances de la Toussaint. J'étais convaincue qu'avec la disparition des scellés, la situation allait revenir à la normale, comme si rien ne s'était passé. Certes, beaucoup de collègues ne connaissaient pas Christelle aussi bien que moi, mais de là à ce qu'elle disparaisse aussi vite de leur mémoire me semblait inconvenant.

L'idée du meurtre et de l'autopsie du corps de Christelle me hantait toujours. Comment la mort avait-elle pu se saisir d'une femme si charmante, si intelligente, si agréable ? Pourquoi les gens que j'appréciais le plus étaient-ils si cruellement frappés ? Pourquoi l'amour m'était-il interdit ? Comment avais-je pu me pervertir, moi, la fille d'un messenger de Dieu ? Tout cela à cause du sexe ? Dieu m'avait-il maudite ?

Pour mes parents, le sexe avait toujours été un sujet tabou. Chaque fois qu'ils m'en avaient parlé, c'était pour m'alerter sur ses dangers. J'avais abordé mon adolescence avec un maximum de précaution vis-à-vis des garçons. Un soir,

j'avais surpris ma mère confier à mon père que mon physique ingrat était une chance parce qu'il me mettait à l'abri du danger. Malgré cette « aubaine », je n'avais jamais pu sortir sans la compagnie de l'un de mes parents. Comme ils m'avaient placée en pension dans une école privée religieuse texane, j'étais continuellement surveillée de près. D'ailleurs, même si j'avais échappé à cette vigilance, il y en avait une qui était imparable, que mon père m'avait soufflée : « Dieu est partout, il sait tout, voit tout, entend tout. ». La crainte de Dieu, de son jugement, de ses représailles, m'avait contrainte à obéir à mes parents au doigt et à l'œil même hors de leur présence. J'étais ce qu'on appelle une petite fille sage et bien élevée.

À treize ans, mes premières règles avaient été une catastrophe. Affolée, j'avais pleuré. Lorsque ma mère était intervenue, elle m'avait dit : « Ne t'inquiète pas, c'est normal. ». Aucune autre explication n'était venue compléter cette phrase laconique. Elle m'avait simplement acheté une boîte de serviettes hygiéniques.

À quinze ans, le jour de mon anniversaire, mon père s'était enfermé avec moi dans ma chambre. Il avait sa bible, qu'il avait délicatement posée sur mon lit, puis il m'avait ordonné de m'agenouiller devant elle. Il m'avait fait poser la main droite sur le livre divin et demandé de répéter après lui : « Moi, Mary Walcott, je jure solennellement devant Dieu, sur l'âme de ma mère, que je n'aurai jamais de relations sexuelles avant mon mariage et qu'ensuite seul mon mari pourra m'honorer de sa semence pour la procréation. ». Je n'avais rien compris à ce que j'avais juré mais cela m'avait terriblement impressionnée.

Après avoir obtenu mon baccalauréat en 2000, mon père, comme j'allais avoir 18 ans en août et qu'il avait de l'ambition pour moi, avait consenti que je prenne une chambre seule à l'université d'Aix-en-Provence. J'étais devenue parfaitement bilingue, français anglais, et pour profiter de cet avantage, j'avais choisi de m'inscrire à la faculté de lettres, langues et sciences humaines.

À l'université, j'avais rencontré Marie-Thérèse, une étudiante qui faisait des études de psychologie. Nous avons passé ensemble quatre années à la cité universitaire jusqu'à l'obtention de notre CAPES en 2004. Elle avait été nommée dans l'est de la France, moi en région parisienne.

Le lycée où j'étais affectée était réputé difficile mais j'étais contente de m'éloigner de mon père, sans forcément rompre tout lien avec lui, juste pour ne plus être sous sa coupe. Inconsciemment, je voulais le fuir, ne plus être